

MASQUE ET TRAGÉDIE DANS LE ROMAN *EN SILENCE* (DANIEL ARSAND)

Teresa G. Minhot

Universidad Nacional de Rosario

Le récit commence par un court paragraphe où le tragique d'une existence se noue:

Sans manger ni boire, sans même s'accorder le moindre sommeil, il resta trois jours durant à observer la rivière en crue qui noyait son grand pré ainsi que le champ de seigle et le bas du champ de sarrasin. Lorsqu'elle se retira, enfin, il ne vit que boue et destruction destruction. Alors il se dit qu'il en avait assez [...]

Al'automne la ferme d'Edgar Flétan et les terres qui en dépendaient furent vendues aux enchères (E.S., p.13)

A partir de ce moment, la femme et les deux filles en bas âge de Flétan, de même que les dix-huit habitants du hameau "assistent impuissants, curieux et terrifiés à [son] étrange métamorphose". Cette métamorphose comporte une attitude où se mêlent indifférence et mépris à l'égard des autres et de la terre. Désormais cet homme changé apparaît comme le porteur d'un masque, son visage se fige, la parole déserte sa bouche, les gestes n'évoquent plus celui qu'il était.

Si l'un des symboles du masque est constitué par l'identification à un autre différent de soi, Edgar Flétan s'y applique jour et nuit. Nous saurons bientôt à travers les souvenirs d'Adelaïde, sa femme, qu'il y a eu dans la vie de son mari deux événements éprouvants: d'abord le suicide de son père qui s'est pendu à la suite de la mort de sa femme. Plus tard, lors de ses rencontres furtives avec Adelaïde, la seule femme de sa vie, une ruée de coups reçus de la part des frères de la jeune fille. Ceux-ci, après s'être acharnés sur lui, l'ont pendu par les pieds afin de lui rappeler la mort du père et lui infliger ainsi une dernière humiliation.

Il est évident que dans la formation de l'identité de cet homme la mort des parents, surtout celle du père, a opéré comme une structure menaçante.

Si, tel que l'affirme Freud, une activité psychique cherche à atteindre une identité de pensée et que justement la pensée n'est qu'un chemin dévié allant du souvenir-satisfaction à une répétition de celui-ci, le contraire, c'est à dire le souvenir douloureux, traumatisant, pousse à éviter sa réapparition. Chez ce jeune paysan, la construction identitaire porte les stigmates de ces événements perturbateurs à partir desquels, transformés en représentations ou pensée réprimée, ils ne peuvent aboutir à la conscience à force de se faire nier. Comment le passage peut-il s'opérer? A travers la parole déliée, libératrice, ce qui n'est pas le cas de Flétan. Après ces deux circonstances extrêmes, une transformation s'opère déjà, la plaie psychique ne disparaîtra jamais. Son moi cherche entre les deux groupes de pulsions fondamentales: l'une affirmative, de vie, reliée à Eros, l'autre, négative, destructrice, identifiée à Thanatos.

Marié un mois après l'attaque subi de la part des frères d'Adélaïde, il s'accroche à sa femme avec passion, une passion qu'il dispense aussi à sa terre. Mais sa compagne, cette sorte d'alter ego, décèle la face occultée de son mari au point d'éprouver la certitude de ce que chez les autres n'est qu'une simple appréhension: "elle épousait le fils d'un pendu dont on disait qu'il abrègerait son existence comme [...] son père. [...] Il était indubitable, pensait-elle, qu'il était né sous le signe d'un acte violent et définitif " (E.S., p.26)

Le ravage produit par l'inondation, ces eaux boueuses qu'il contemple trois jours durant, le confrontent à ce que Bachelard signale comme une image de la dissolution finale présentée dans l'inconscient selon la propre structure personnelle de chacun. Edgar laisse parler cette voix inconsciente et du coup, elle tait tout ce qui en lui s'était manifesté comme attachement à la vie: ses affections, ses habitudes, son travail. Il s'enferme dans un silence amer. Son mutisme exprime ainsi un évident désir d'en finir une fois pour toutes avec la réalité à laquelle il avait tenu, il s'applique désormais à une annihilation systématique des choses de sa vie de paysan. Le vide intérieur qu'il ressent se solidifie en un silence obstiné, incompréhensible pour les siens, mais c'est sa manière à lui de dire, de crier: "je ne suis plus celui que vous avez connu".

La vente de la ferme conclue en seize minutes, transforme sa propriété en un tas de pièces d'or contenues dans un petit sac. Par la suite, les Flétan partiront pour Roanne, la ville la plus proche, sur la Loire, "un symbole exclusif de l'avenir" derrière lequel sa femme soupçonne une chimère. Mais avant de quitter définitivement la propriété, l'homme accomplit un étrange rituel: il cloue dix-huit planches dans le sol, portant chacune le nom des habitants du hameau. Au pied de ces "dix-huit totems", il amoncelle tous les outils endommagés et les entoure de crottin avec quoi il veut

signifier que l'existence des autres se réduit à indigence et puanteur, dix-huit masques de gens vidés pour et par lui de toute substance existentielle. Après cela, la veille de leur départ, il tue son âne, le seul animal auquel il tenait et dont il ne garde que les quatre sabots, laissant la dépouille pendue aux planches-totems.

Après sa prise de décision et pendant des mois, non seulement il se retranche derrière son silence, mais il renonce à coucher avec sa femme, refus évident de tout appel érotique chez un être dont la pulsion de mort a pris le dessus. Cependant, il fait des efforts pour s'accrocher au rôle d'homme nouveau qu'il s'est composé ; un jour, il prend sur ses genoux sa fille cadette Anne et rompt le silence pour évoquer le bel avenir de la petite en ville, il veut la convaincre qu'il faut croire et aimer croire. Mais Anne, celle qui ressemble en tout à son père, ne se laisse pas duper par ce masque d'homme heureux et confiant, elle devine, derrière cette avalanche verbale, deux évidences: "l'incurable maladie de son père et l'existence d'un pays où il est peu probable qu'on ira jamais.[...] Et puis papa sera demain ce qu'il est aujourd'hui- un pantin qui déteste les gens " (E.S., p.36). Elle a percé de son regard doué d'une certaine voyance, le fond de son géniteur et a découvert quelqu'un qui a perdu son vrai visage. Il n'y a que deux personnes capables de percer la vérité masquée, Anne et Adélaïde, ces deux autres à constituer presque une mêmeté avec l'homme.

La veille du départ, dans un sursaut de vie, Edgar éprouve le désir de posséder sa femme et l'entraîne dans l'obscurité, auprès de la rivière. Mais est-ce la voix secrète des eaux appelant l'autre caché dans l'inconscient qui a fait apparaître la vérité sur son visage ? "la rivière était en lui, muette soudain, et malgré tout, sournoise et mortelle" Alors Adélaïde voit malgré ce visage rieur, tendre et heureux, l'autre, le vrai, et sur le premier regard se surimprime un "regard tragique". En un éclair la femme sait que l'homme qui la possède est un étranger, alors son désir et sa jouissance se figent. Découvert, scruté jusqu'au fond de lui-même par sa femme, il réagit avec colère et la bat brutalement après quoi le silence et la distance des corps se poursuivra dans leur nouvelle vie à Roanne. Maintenant le silence dresse un mur entre lui et sa famille, surtout entre lui et la cadette qui lui reprochera toute sa vie la mise à mort de l'âne rien qu'avec un regard accusateur.

Dans la ville, il ne fréquente que Cestes, un cousin enrichi de sa femme, mais bientôt, il se détourne de lui, las d'entendre des conseils sur la manière d'administrer son bien. Il déambule désœuvré, passe des heures dans des bistrot, rentre chez lui souvent saoul et s'enferme dans sa chambre étriquée où il dort toujours seul. Ayant brisé tout lien avec sa vie de paysan, un creux s'élargit chez lui, celui des mots non prononcés ayant trait à la terre, aux plantes, aux bêtes, aux outils, bref à sa propre vision du monde,

ils n'ont plus la même signification et celui qui traîne dans la ville n'est qu'un fantôme de l'autre laissé au bord des champs noyés. Et puis, si par hasard, il lui arrive de se référer à son métier d'avant, sa voix sonne faux, les mots ne s'appliquent pas à sa réalité. Flétan se renferme de plus en plus dans sa négation face à une nouvelle existence imposée à soi-même et à sa famille. Or la négation étant pour Lacan "la suprême déviance des figures de la mort", se traduit ici en ce refus à s'adapter aux circonstances, en cette lente dilapidation de son argent, en cette expérience d'exilé. Il a effacé en lui le paysan mais il n'a pas pu faire naître le citoyen, le masque l'a figé désormais dans un rôle neutre, passif, secondaire qui l'isole de tout et de tous.

Un soir Anne entre dans la chambre de son père malgré son interdiction et le surprend tout nu, cette fois dépourvu du plus ancestral des masques, les vêtements, la honte et la colère étouffent en lui tout autre sentiment. Quant à la fillette, son comportement fantasque devient par la suite de plus en plus étrange: elle se laisse aller à la révolte ou bien elle plonge dans l'indifférence pour tout ce qui ne fait partie de son univers habité de bêtes connues ou imaginées, dans des champs embaumants où elle se livre à des errances sans fin. Elle avait voulu se dédoubler en renard, mais un autre masque, celui du père hostile et railleur, l'avait fait désister de proclamer sa seconde nature.

Cependant, la nature réclame ses droits chez Flétan malgré le creux intérieur, une flamme subsiste en lui: l'amour de sa femme et de ses filles. En remettant à sa femme les dernières pièces de son bien, il ressent revenir le murmure de la vie, la force agissante, celle de sa volonté de vivre autrement, de vivre enfin. Plus que jamais il fait des efforts pour surmonter "la haine inouïe de son corps et l'attraction que la mort exerc[e] sur lui depuis toujours" (E.S., p. 120) Alors, il se remet à faire les gestes de l'amour, il oublie le regard d'Adélaïde au bord de la rivière et l'aime définitivement comme il l'aimera jusqu'à la fin de sa vie. Un regain d'énergie, un semblant de bonheur le pousse finalement à chercher un travail et il est embauché comme ouvrier couvreur. Ce métier lui permet de se lier d'amitié avec un jeune homme, Laurent, qu'il emmène à la maison où souvent sa femme, en compagnie de deux voisines vaque à son métier d'"effrangeuse" de châles. La rumeur grondante de la vie retourne aussi avec la musique du copain couvreur. Dans ces soirées d'été passées chez les Flétan, il y joue de sa flûte champêtre et Adélaïde se laisse parcourir par les sons qui font en elle "chant et plainte". Désormais, pendant leurs réunions la musique, langage universel de cette mélodie primordiale du plaisir et de la douleur, selon la pensée nietzschéenne, y trouvera toute sa valeur. La femme se laisse envahir par l'appel sonore d'un cœur qui n'est pas celui de son mari. Edgar, lui, se fait l'interprète des regards de l'autre et

du bouleversement d'Adélaïde. Mais si la musique peut affirmer la diversité multiple de la vie, si la force dionysiaque dont Laurent se fait écho avec sa flûte secoue ces hommes et ces femmes réunis par ces soirées chaudes, pour Flétan les regards échangés une seconde ont suffi pour lui rappeler le miroitement des eaux stagnant sur ses anciennes terres. Il se retire dans sa chambre d'où il ressortira avec, de nouveau, ce visage qui préfigure le masque funéraire. Adélaïde, pour sa part, étonnée d'un sentiment nouveau surgi si spontanément, fait appel à la mémoire, fuit la répétition de la sensation de plaisir car elle sait qu'elle se double d'une souffrance bien plus profonde, "ce merveilleux et tragique périple de la passion", elle n'ose plus le refaire, alors elle interdit à l'ami qui a osé lui insinuer son amour de revenir chez elle.

Mais cette fois Edgar n'aura plus la force de surmonter une nouvelle perte, cette fois il cède totalement à la pulsion de mort et se laisse tomber du haut d'un toit. Dorénavant, sa chute poussera sa femme à s'enfermer dans son appartement et en elle-même en quête des souvenirs, gagnée de plus en plus par une passivité qui s'apparente à la mort.

Quant à Anne, de plus en plus dégoûtée de la vie, elle passera presque toutes ses journées chez Cestes, le cousin de sa mère, un homme qui, sa vie durant, a caché le drame de son homosexualité et la tragique disparition de l'homme aimé. Reclus, entouré de bêtes empaillées qu'il prépare et conserve de ses propres mains, il s'est composé un masque aux yeux des autres, il a vécu accroché à ce semblant d'identité jusqu'au jour où il libère plusieurs renards destinés à ses travaux et s'inflige des blessures afin que les bêtes finissent la tâche: il meurt parmi eux, sous le regard affolé d'Anne. Le masque a eu raison de ces deux hommes, lui et Edgar, il a dévoré en eux l'être vrai, au profit du vide ou de l'immobile.

Pour sa part, Anne, la rêveuse, dans l'impossibilité de vivre une autre existence, ayant perdu ces deux êtres aimés, cède à la pulsion destructrice, la voix de la conscience se fait de plus en plus faible au profit de celle de son inconscient. Peu à peu elle perd le contact avec la réalité, surtout après le jour où comme son père elle a voulu mettre fin à sa vie en se laissant aller à la dérive dans une barque, elle ne supportait plus de se bercer d'improbable, "de se meurtrir au découragement".

Dans ce roman il y a un détail qui n'est pas à dédaigner, la sonorité et la signification issues du mot "âne"; en effet, Flétan tue, avant de partir, l'âne qu'il aimait, le prénom porté par sa cadette est Anne et le nom de la ville où ils s'installent finit par cette syllabe: Ro-anne. Or la symbolique de cet animal l'apparente aux forces obscures, instinctives, voire sataniques; l'art de la Renaissance le peint comme symbole des états d'âme négatifs. Nous sommes donc amenés à conclure que des forces obscures préfigurées déjà par les eaux boueuses sur les terres de Flétan finissent par s'emparer

de cette famille après la mise à mort de l'âne dont l'homme emportera les sabots. Il faut remarquer que cette bête apparaît aussi dans la tradition chaldéenne comme le messager de la mort. En ce qui concerne Anne, elle semble incarner cette symbolique obscure par son désir de régression au stade animal, par ce lent abandon aux forces négatives de son moi. Quant à la ville, elle constitue l'espace autre, étranger, hostile auquel ne pourront s'adapter trois des quatre membres de cette famille. Espace piège où rien ne semble attacher à la vie, avec ses semblants de verdure naturelle. Sous le signe de l'âne, la trinité chthonienne représentée dans la trinité alchimique comme un monstre à trois têtes et évoquée par Jung, semble se manifester dans cette triade: bête, fille, ville.

En vain Flétan a voulu échapper aux forces obscures par le truchement du silence et du sacrifice, en vain il a cherché à endormir les voix intérieures qui telles des sirènes l'attiraient vers le néant, le voyage entrepris en guise de délivrance s'avère une quête échouée car l'agir, ce que Ricoeur appelle le fil conducteur de la conquête de soi, n'a aucune prise sur ces gens. "Pas de monde sans un moi qui s'y trouve et y agit", nous rappelle le philosophe. Ni affirmation de vie, ni énergie vers l'accomplissement d'un mandat fondamental: l'estime de soi comme condition première pour se tourner vers autrui manque chez Flétan, il s'est pris en haine depuis, peut-être, le suicide de son père préférant de suivre sa femme que de rester aux côtés du fils. Exposé aux limites que sont la souffrance et le conflit représenté par toute action, il a fini par céder à la pulsion destructrice. Autrui, ce secours de tout homme, n'est pas perçu par lui comme tel, il a sombré dans le danger de la mêmeté ou dans celui de l'étrangeté irréductible. Il a souhaité et construit ses rapports avec sa femme et sa fille sur une image spéculaire de lui-même, source d'un malentendu sans retour. Quant à l'amitié, sa capacité d'accueil, de dialogue et de reconnaissance de l'autre comme différent et complémentaire ne surgissent en lui que brièvement car par la suite, il s'enferme définitivement dans une dissymétrie insurmontable que le masque se chargera d'affirmer condamnant cet homme à un monde clos, sans aucune issue sur la vie. Ecrasé, paralysé, en lutte avec le monde des autres mais aussi avec son propre moi, vampirisé par son masque, n'ayant pu se soustraire à ce que Nietzsche appelle "le cercle empoisonné de la bonne ou de la mauvaise conscience", ou le "cercle vicieux cartésien" centré sur le moi et dénoncé par Ricoeur, Flétan trouve plus facile de se haïr que de s'oublier ou s'aimer. Ayant raté l'ouverture à l'autre et l'estime de soi, aucune authenticité n'étant pas possible, le faux semblant, l'une des expressions de la pulsion de mort a fini par l'emporter inéluctablement.

Note

Lcs sigles E.S. renvoient au roman *En silence* de Daniel Arsand.

Bibliographie

ARSAND, Daniel

En silence. Paris, Ed. Phébus, 2000.

CHEVALLIER, J. Gheerbrant

Dictionnaire des Symboles. Paris, Lafont-Jupiter, 1982

CIRIOT, Juan Eduardo

Diccionario de símbolos. Barcelona, Labor 6º, edición 1985.

KOFMAN, Sarah

Nietzsche et la scène philosophique. Paris, Galilée, 2^{ème} ed., 1986.

KOGAN, Aida

Gaston Bachelard. Los poderes de lo imaginario. Buenos Aires, Hachette, 1979.

FONTENEAU, Françoise

La Ética del silencio. Wittgenstein y Lacan. Buenos Aires, Atuel, 2000.

RICOEUR, Paul

Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II. Paris, Seuil, 1986.

Revue: *Magazine Littéraire* N° 390

“Paul Ricoeur: morale, histoire, religion: une philosophie de l'existence”.